L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE DU CŒUR DE JÉSUS.

À propos de deux livres récents.

Les études d'Archéologie sacrée entreprises, puis menées méthodiquement durant le siècle dernier et continuées depuis lors ont été de bien intéressantes révélatrices : des affirmations gratuites, présentées jusque là comme des certitudes sont allées fuyant devant elles, échouer dans le cimetière où gisent, nombreux, hélas !, les vieux errements du savoir humain. Avec elles s'y est rendue aussi cette étrange école historique de la première moitié du XIXe siècle qui avait pour principe — principe assurément commode pour les auteurs — que l'Histoire est faite pour narrer non point pour prouver ce qu'elle raconte. Les dernières racines de cette mauvaise plante demeurent du reste encore, trop pleines de sève, dans les manuels des écoles et des collèges.

Il n'en reste pas moins qu'un effectif travail d'éclairage s'est fait, depuis quatre vingt ans, qui est une approche heureuse de l'esprit humain vers la vérité.

Dans la somme considérable des monuments iconographiques anciens étudiés pendant cette période, les recherches des archéologues en révélèrent bien quelques uns qui se rattachent indéniablement à l'iconographie du Cœur de Jésus-Christ, et qui, par leur date certaine, démontrent que la piété et les arts d'autrefois se sont occupés de Lui, à des époques qu'on disait ne l'avoir pas connu.

Des savants comme Mgr Barbier de Montault, Cloquet, Grimouard de Saint-Laurent, étudièrent et reproduisirent ces documents dans leurs ouvrages ; d'autres érudits en parlèrent dans des articles que publièrent des périodiques divers : ils étaient d'ailleurs peu nombreux ; mais, par leur valeur, posaient des questions, établissaient des réalités qui valaient, les unes d'être examinées, les autres d'être exposées.

Les historiens du Sacré-Cœur, et ceux qui écrivirent en ce temps là des ouvrages relatifs aux personnages attachés à l'histoire de son culte, n'accueillirent point avec faveur les documents que l'archéologie iconographique leur présentait : ces vieux témoignages d'une piété oubliée troublaient et battaient en brèche des idées reçues et enseignées depuis deux siècles, se dressaient contre des systèmes soigneusement édifiés ; il était pénible à certains d'avoir à se dédire, à d'autres de sortir de sentiers battus et que tout le monde jusque-là suivait. Et les auteurs continuaient à dire qu'avant les faits de Paray-le-Monial, la piété à l'endroit du Cœur du Seigneur n'existait pas ; que Ste Marguerite-Marie la première, avait révélé à l'Église le Sacré-Cœur.

Les Eudistes répliquaient bien que leur fondateur, le P. Jean Eudes, avait composé, avant qu'il fût question de Sœur Marguerite-Marie, une messe du Sacré-Cœur ; les Chartreux constataient dans les écrits de leurs frères du XVe siècle, une véritable et très vive piété envers le Sacré-Cœur et ses images ; les Franciscains, les Bénédictins, les Cisterciens affirmaient bien aussi que l'histoire de leurs ordres révélait qu'on y avait anciennement connu et aimé le Cœur de Jésus-Christ. Les archéologues chrétiens insistaient : Nous avons pour la sainteté merveilleuse de Marguerite-Marie toute la vénération possible ; nous reconnaissons que, dans la propagation catholique du culte du Sacré-Cœur, son rôle a été de tout premier plan, mais nous avons, à Langeac, par exemple, et ailleurs, de superbes sculptures du XVIe siècle qui représentent le Cœur de Jésus percé par la lance ; nous connaissons en France, en Angleterre, en Allemagne des sculptures analogues qui sont incontestablement du XVe siècle ; nous sommes certains que le cœur du Rédempteur a été représenté sur des marques commerciales de ces époques ; donc nous maintenons que la pensée chrétienne s'est tournée vers Lui plusieurs siècles avant l'admirable mouvement de foi dont Paray fut, à la fin du XVIIe siècle, le rayonnant foyer…

Que pouvait-on répondre à cela ?... Les uns répliquèrent que les documents apportés ne leur paraissaient pas suffisamment caractérisés ; d'autres que c'étaient là des faits isolés qui n'indiquaient que des fantaisies personnelles d'artistes ; la plupart des auteurs adoptèrent l'attitude la plus commode pour eux : ils coiffèrent la lumière d'un boisseau et répétèrent tranquillement leur vieille thèse, surtout dans les écrits destinés à la masse des catholiques.

Cependant quelques écrivains s'aperçurent judicieusement des inconvénients variés que pouvait faire naître la façon de procéder de leurs prédécesseurs. Bien que trop souvent encore subsiste la tendance à minimiser les efforts qui ont précédé le mouvement de Paray, les livres se font plus accueillants aux documents iconographiques. Dans son livre « *La France et le Sacré-Cœur* » le P. Victor Alet, jésuite, en reproduit un bon nombre, et montre, en particulier, la stalle de la Reine d'Angleterre en la chapelle de Windsor ; c'est un fort beau meuble, de style ogival flamboyant, sculpté au début du XVIe siècle, au-dessus duquel figure le Sacré-Cœur, avec sa plaie sanglante[1].

Le R. P. Bainvel, S. J. dont l'ouvrage *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, eut grand succès, ne fait pas à l'iconographie ancienne du Cœur divin la place qu'elle mériterait dans un travail aussi considérable que le sien. Pourtant dans l'édition de 1921, et pour la première fois alors, signale-t-il dans un appendice de trois pages, plusieurs des documents peints ou sculptés au XVe siècle et au XVIe[2].

---

[1] V. Alet, *La France et le Sacré-Cœur,* p. 377, Paris, Lethielleux et Demoulin s. d. (1905) — Il est vrai que, tout en attribuant au XVIe siècle l'ensemble de ce document, il reporte au XVIIe (et même fin du XVIIe) la partie qui figure le Cœur de Jésus.

[2] J. V. Bainvel, *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 640 et suiv. Paris, Beauchesne, 1921 — La première édition est de 1906.

Le livre du P. Hilaire de Barenton religieux franciscain, *La Dévotion au Sacré-Cœur*[1], est autrement explicite : il établit l'existence d'une véritable piété à l'égard du Cœur de Jésus durant le Moyen-Âge et reproduit environ une douzaine de figurations françaises et allemandes du Sacré-Cœur des XVe et XVIe siècles. C'est un travail loyal dans lequel l'auteur s'occupe surtout du rôle, effectivement très considérable, qui fut celui de son ordre, durant la seconde partie du Moyen-Âge, relativement à la diffusion de la forme de piété qui nous occupe, et si l'on peut y souligner de légères méprises de détails on doit remercier l'auteur d'avoir représenté dans ses pages un ensemble de documents figuratifs propres à gêner la thèse des « anti-cordicoles » qui s'opposent à l'extension du culte rendu au Cœur de Jésus-Christ sous prétexte que c'est une forme de piété nouvelle dans l'Église, inconnue d'elle avant la sainte Visitandine de Paray.

La présente année 1925 a vu paraître deux ouvrages nouveaux qui, l'un et l'autre, font état de l'iconographie du Cœur de Jésus. Le premier, *Dévotions et Pratiques ascétiques du Moyen-Âge*, par Dom Gougaud, moine bénédictin[2], contient un chapitre intitulé : *Les antécédents de la dévotion au Sacré-Cœur* dans lequel l'auteur parle, notamment, des figurations anglaises où le Cœur blessé par la lance apparaît entre les mains et les pieds percés de Jésus-Christ ; et c'est ainsi que, dit-il, les plus anciennes représentations du Sacré-Cœur remontent à l'époque qui vit se répandre les premières gravures destinées à promouvoir la dévotion aux Cinq Plaies. C'est bien en effet le « Sacré-Cœur » qui est ainsi figuré, mais il n'est pas exact que ce soient là ses plus anciennes représentations : il en est d'antérieures à ce groupement réaliste des membres blessés, dans lesquelles le Cœur sacré apparaît seul, par exemple sur le moule à hosties de l'évêché de Vich, en Espagne, où le Cœur de Jésus n'a aucun rapport avec les Cinq Plaies.

Mais Dom Gougaud ne fait aucun état ni des remarquables documents recueillis en Allemagne par le R. P. Karl Richstaetter, S. J., ni de ceux publiés en divers pays, ni de ceux que nous même avons reproduits depuis plusieurs années, avec toutes références, dans *Regnabit*. Il a sans doute estimé que son cadre limité ne le lui permettait pas, seulement la question qu'il traite est de ce fait singulièrement tronquée.

Bien plus large et plus compréhensif est le cadre du nouveau livre que vient de publier le R. P. Hamon, S. J. *Histoire de la Dévotion au Sacré-Cœur*[3-4]. Les lecteurs de *Regnabit* ont lu dans le fascicule d'août-septembre dernier[5] l'analyse de cet ouvrage. L'auteur y fait preuve d'un grand talent d'écrivain et nous y parle ouvertement de documents écrits ou figurés défavorables à l'école dite de Paray avec laquelle il a cependant une grande parenté de conception, mais en revanche il fait silence, ne les connaissant pas sans doute, sur un grand nombre d'autres qui ont, ceux là, une portée considérable...

Comme Dom Gougaud, le R. P. Hamon parle longuement des représentations du XVe siècle et du XVIe où le Cœur blessé apparaît sur un blason entre les mains et les pieds de

---

[1] Hilaire de Barenton, *La Dévotion au Sacré-Cœur*, Paris, Librairie St François, s. d.
[2] Dom Louis Gougaud, *Dévotions et Pratiques ascétiques du Moyen-Âge*, Paris, Lethielleux, 1925.
[3] A. Hamon S. J. *Hist. de la Dévotion au S. C.*
[4] *L'aube de la Dévotion*, Paris, Beauchesne, 1925.
[5] *Regnabit*, août-septembre 1925, *Bibliographie du Sacré-Cœur*, p. 265.

Jésus percés par les clous. Lui aussi ne veut pas que la figure du Cœur vulnéré soit là autre chose que l'évocation stricte du coup de lance : Assurément ce Cœur est cela ; mais en servant de cadre à la blessure, il est plus que cela : il est d'abord ce qu'il ne peut pas n'avoir pas été dans la pensée des sculpteurs et des peintres d'alors, il est le Cœur de Celui qui a été crucifié pour notre salut ; il est la source naturelle de son sang qui a coulé par amour pour nous ; il est le foyer de son amour, il est cela par le fait même qu'il est cœur, et, par cela même, signifie, quoiqu'on en veuille et qu'on en dise, beaucoup plus que la main où le pied.

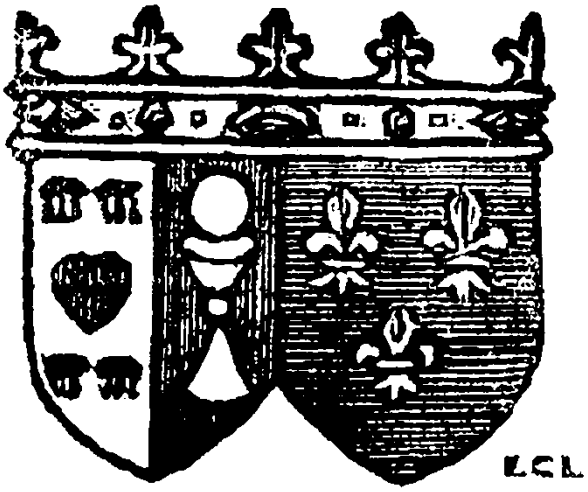
Dans son appréciation qui ne fait de ce Cœur accompagnant les mains et les pieds percés, que le seul hiéroglyphe d'une blessure, le R. P. Hamon rejoint Dom Gougaud qui dit : « …la plaie faite au côté du Christ par la lance du soldat, comment la figurer héraldiquement dans l'espace restreint de l'écusson ? Pour cela, on dessina un cœur, — le Cœur de Jésus, — un cœur vulnéré, comme si le même coup de lance qui avait percé le côté de Notre-Seigneur avait également blessé le Cœur… ». — Certes non : ce n'est point parce qu'ils ne savaient comment figurer héraldiquement la plaie du côté que nos vieux artistes ont figuré le cœur ! Ils n'ont jamais été embarrassés pour « figurer héraldiquement », et de plusieurs autres manières, les Cinq Plaies sur des écussons, blessure du côté comprise ! Non pas antérieurement ou postérieurement à la vogue des blasons qui portent les membres blessés, mais au même temps, les artistes peignaient ou sculptaient des blessures orbiculaires ou oblongues, disposées en quinconce sur le champ de l'écu, deux, une et deux ; des blessures d'où coulaient en festons des gouttes ou des filets de sang, que couronnaient parfois des diadèmes, et qui étaient d'une allure héraldique autrement artistique que les images réalistes du cœur et des membres coupés[1]. Seulement le cœur, je le répète, avait le privilège d'ajouter à l'évocation simple des blessures reçues par notre Sauveur sur la croix, l'idée de l'amour qui les lui avait fait accepter et cela simplement parce qu'il est le *Cœur*, organe naturel de l'amour, et l'idée, aussi, de l'absolu dans le sacrifice, parce qu'il est le réservoir et la source mêmes du sang et de la vie.

C'est pourquoi, toujours à cette même époque, il apparait quelquefois sur des écussons, sans que les quatre autres saintes plaies y soient figurées autrement que par des blessures orbiculaires ou oblongues. Et c'est là ce qu'exprima sur son blason mystique la Bienheureuse Jeanne de Valois, fille de Louis XI[2].

Sur le beau Psautier Labarre, de Marseille, qui est aussi du XVe siècle, la blessure latérale est figurée seule ; entre ses longues lèvres oblongues et dans sa profondeur le Cœur apparaît, offensé par la pointe de l'arme. Le Cœur a-t-il été figuré là pour encadrer la blessure ? Ou bien au contraire les lèvres de cette dernière n'ont-elles point été

[1] Voir les écussons de Sidmouth Church et de Cambridge par exemple, L. Ch. L. *Les sources du Sauveur*, in *Regnabit*, août-septembre 1923, p. 204 et 206.
[2] L. Ch. L. *L'Image du S. C. dans les Armoiries des souverains*, in *Regnabit*, juillet 1924, p. 123.

largement ouvertes pour nous montrer, au fond de leur écrin de pourpre, le foyer d'amour du Sauveur, principe premier de notre rédemption[1] ?



Les Armoiries mystiques de Jeanne de Valois.

Le P. Hamon décrit et interprète parfaitement la marque commerciale de l'imprimeur parisien Pierre Levet, fin du XVe siècle, sur laquelle le Cœur est représenté sur la croix blessé de la lance et entouré de la couronne d'épines. Il parle aussi, un peu moins heureusement à mon humble avis, de deux des marques commerciales des imprimeurs Nicole et Antoine de la Barre, sur lesquelles un cœur se montre avec des caractères moins affirmés pour les non avertis, car les marques professionnelles de cette époque sont pleines de sens cachés. Il eut été désirable que le R. P. Hamon connaisse l'autre marque d'Antoine de la Barre, ou figurent trois cœurs : en bas, celui de l'imprimeur ; en haut, deux autres, dont l'un est marqué du sigle I H S., *Jésus*, et l'autre des lettres M A, *Maria*[2].

Comment aussi le P. Hamon se refuse-t-il à reconnaître le Cœur de Jésus sur la marque de Jean Corbon, XVIe siècle, alors que le Sauveur est représenté en personne tenant ce Cœur dans sa main[3] ?... Et comment les marques des imprimeurs Vérard et Le Caron, où le Cœur de Jésus, marqué I. H. S., est placé dans le texte même d'une prière, sont-elles passées sous silence[4] ?...

Je suis d'autant plus au regret d'avoir à signaler ces lacunes que le R. P. Hamon me fait vraiment la part trop belle, et de beaucoup, en parlant des « vrais trésors d'iconographie » que j'ai apportés en *Regnabit*. Ce serait trop dire même si le distingué jésuite avait eu la possibilité de lire tous les fascicules de *Regnabit* ; car, s'il parle, en y reconnaissant du reste sans ambages le Cœur du Maître divin, de la sculpture de Langeac, de la buire de Poitiers, de la sculpture du Bois-Rogues, s'il conteste le cœur du

---

[1] Cf. L. Ch. L. *La blessure du côté de Jésus*, in *Regnabit*, nov. 1923, p. 390 (voir vignette terminale).
[2] J'ai reproduit ces marques en *Regnabit*, janv. 1924, *Les marques commerciales des premiers imprimeurs français*, p. 110 à 130.
[3] Id. p. 124.
[4] Id. p. 112 et 115.

sceau de Couret, et fait des réserves à l'endroit de celui du donjon de Chinon, il se fut certainement incliné, s'il les avait connus, devant ce cœur ciselé sur le moule à hosties de l'évêché de Vich (Espagne)[1] gravé sur une hostie de prêtre, au centre de la croix, et sous lequel se lit le mot *Xristus* ; devant, aussi, ce marbre prestigieux de la Chartreuse de Saint-Denis d'Orques, fin du XVe siècle ou début du XVIe[2],où le Cœur largement blessé, entouré d'un rayonnement de gloire, fait centre du cercle céleste des sept planètes et de celui des constellations du Zodiaque. Et je pourrais rappeler aussi vingt autres documents.

Au sujet du Cœur gravé sur la muraille du donjon de Chinon, et dont l'origine templière et le caractère Christique sont de plus en plus acceptés par les spécialistes de l'hermétisme du Moyen-Âge, le R. P. Hamon reconnaît qu'il n'est pas impossible que ce soit bien celui de Jésus-Christ, puisqu'il est juxtaposé aux instruments de la Passion, et il s'étonne qu'il y ait aussi, à côté, des signes singuliers : la main ouverte et autres… II ne faudrait pourtant pas oublier que nous sommes là en présence d'une composition, où des influences orientales sont manifestes, où l'hermétisme, parfaitement orthodoxe, se mêle à des figurations religieuses courantes : Dans le dernier fascicule de *Regnabit* M. R. Guénon, nous a parlé, avec son incontestable autorité, de cette hermétique chrétienne dont il serait puéril de contester l'existence et le rôle important au Moyen-Âge[3].

Le P. Hamon fait état du silence de M. Richaud, dans son *Histoire de Chinon* relativement à cette représentation du Cœur rayonnant dans le graffite du donjon de cette ville ! J'ai été le premier à signaler cette lacune, qui ne prouve du reste absolument rien. On m'a dit — est-cela vérité ? — que Richaud se refusait à voir un cœur dans la représentation qui nous occupe, parce que son sommet ne présente pas l'inflexion ou accolade qui se voit d'ordinaire à la partie haute des cœurs. J'ai peine à croire à une pareille objection de sa part ; car il lui suffirait de se reporter à l'héraldique du cœur en France et en Angleterre, au XIVe et XVe siècle, pour se convaincre que le cœur de Chinon n'est pas unique en sa forme. J'en ai signalé et reproduit plusieurs fois d'autres qui, exactement semblables, figurent entre les mains et les pieds percés du Sauveur, donc…

Le R. P. Hamon dénie au cœur du sceau d'Estème Couret le caractère divin parce que les rayons que l'on y voit ne touchent pas au cœur mais bien au pied de la Croix qui surmonte ce cœur. Je maintiens absolument qu'ils ne peuvent se rapporter à la croix : les règles de l'héraldique, qui régissaient au XVe siècle la sigillographie, comme celles d'avant et d'après, interdisent formellement d'irradier le pied d'une croix quand sa partie supérieure, qui a porté la divine Victime, ne l'est pas ; le contraire, s'il était possible, serait un absurde non-sens.

---

[1] L. Ch. L. *Moule à hosties du XIVe s. au Musée épiscopal de Vich*, in *Regnabit*, sept. 1922, p. 280-285.
[2] L. Ch. L. *Le marbre astronomique de la Chartreuse de St Denis d'Orques*, in *Regnabit*, févr. 1924, p. 211-225.
[3] R. Guénon, *Le Sacré-Cœur et la légende du Saint-Graal*, in *Regnabit*, août-septembre 1925, p. 192.

Petit sceau d'Estème Couret.

Les rayons du sceau de Couret ne se rattachent pas plus à la croix qu'au pourtour du cœur qu'ils n'ont point, placés où ils sont, pour mission d'auréoler : ils ne peuvent donc que sortir de l'entame faite au cœur par la croix plantée dans son sommet. Si le graveur ne l'a pas mieux indiqué, gêné ou par l'exiguïté du sceau ou par son métal, il n'en reste pas moins qu'ils ne peuvent, rationnellement, venir d'ailleurs.

Le sceau de Couret apportait exclusivement, par sa nature même et par son ornementation gravée, aux domaines de la sigillographie et de l'héraldique religieuse ; il ne peut s'apprécier qu'en conformité avec les règles et l'esprit qui régissaient ces arts à la fin du Moyen-Âge, et c'est à eux seuls qu'il faut en demander le véritable sens. Comme presque tous les emblèmes d'alors, le cœur que l'on y voit me paraît avoir deux fonctions : celle, d'abord, de servir d'armes parlantes au nom de Couret, qui dérive de « cœur », l'autre de porter la pensée vers le Cœur par excellence, celui du Sauveur Jésus-Christ. Assurément, c'est affaire d'appréciation, mais voilà, je crois, la vérité.

Dans toutes ces questions, très pleines de sens, et où le R. P. Hamon est bien intéressant à suivre, nos personnalités d'auteurs ou de chercheurs ne sont rien ; la seule chose importante, c'est la poursuite loyale de la vérité. Sur ce point nous serons tous d'accord.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.